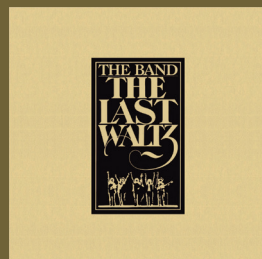
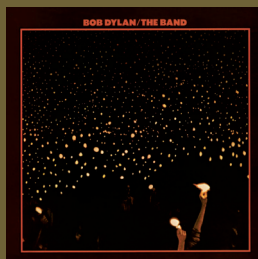
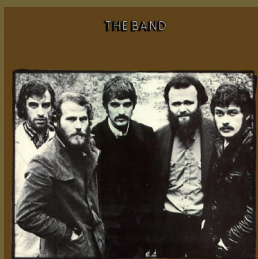


BERTRAND BOUARD

THE BAND



LE MOT ET LE RESTE

BERTRAND BOUARD

THE BAND

LE MOT ET LE RESTE
2020

Prologue

Les nuages, depuis le lever du jour, semblaient s'accrocher aux sommets des Catskill Mountains qui se dressaient par-dessus la masse sombre de la forêt. À l'intérieur de la maison aux murs extérieurs peints en rose, les gouttes tambourinaient contre les vitres. « On devrait annuler la session. Avec toute cette pluie, ça ne donnera rien... » C'était le batteur Levon Helm, la mine soucieuse, qui avait prononcé ces paroles en observant les crêtes d'Overlook Mountain qui surplombaient la maison. « Justement, ça apportera quelque chose de différent, d'intéressant », répondit derrière lui Robbie Robertson d'un ton tranquille en allumant une nouvelle cigarette. Rick Danko leva les yeux de l'échiquier sur lequel il disputait une partie avec Richard Manuel, qui demeurerait absorbé par le calcul de ses prochains coups. Dans la cuisine, surmontée des lettres *Beer* en néon rouge dérobées dans un bar des environs, Garth Hudson versait de l'eau bouillante dans la cafetière. Les cinq hommes attendaient la venue d'un photographe nommé Elliot Landy, dont la voiture devait apparaître d'un moment à l'autre dans l'allée qui menait jusqu'à la maison qu'ils avaient surnommée Big Pink.

Le choix du photographe avait commencé comme une blague, l'année précédente. Au milieu d'une conversation avec plusieurs amis qui se perdaient en conjectures quant au professionnel qu'il leur faudrait impérativement choisir, le « meilleur photographe de la ville », pour illustrer leur premier album, Robbie Robertson avait ironisé : « Et quel serait le pire ? » Le nom de Landy était arrivé car il collaborait au magazine underground *The Rat*, guère

considéré dans le milieu en raison de ses images aux textures bizarres, parfois floues. Il était venu, au printemps 1968, et ses photos avaient parfaitement fait l'affaire.

Les six hommes défilaient maintenant dans la campagne détrempée des environs de Big Pink, située près de Woodstock, à deux heures de voiture au nord de New York. La pluie avait cessé, mais une chape de nuages clairs continuait de faire office de ciel, produisant une lumière étouffée, vive par instants. Landy stoppa la petite troupe sur le chemin caillouteux de John Joy Road, enserré par une forêt de pins, parsemé de petites flaques. Levon Helm, comme toujours lorsqu'il devait se prêter à l'exercice, affichait un air maussade, forçant parfois un sourire. Le qualificatif pouvait s'appliquer à chacun des cinq visages pris à quelques mètres de distance, puis en gros plan et en légère contre-plongée. Cheveux trempés par la pluie, regards sombres. Comme celui à l'intérieur de leur premier album, le cliché qui illustrerait la pochette du deuxième semblait immortaliser une scène de la seconde moitié du XIX^e siècle : un groupe de migrants en route vers l'ouest, des chercheurs d'or, des mormons peut-être, à en juger par leur aspect austère, celui de Garth Hudson tout particulièrement. Ce qui ne devait rien au hasard : tombé sur un livre de photos de cette époque, Elliot Landy était fasciné par les poses des protagonistes, concentrés, solennels dans cette expérience qui ne se renouvelerait peut-être jamais au cours de leur existence.

Sur la photo intérieure, les cinq hommes posaient également, anonymes, parmi les membres de leur famille, parents, nièces, cousins, sur la ferme des parents de Rick Danko, dans l'Ontario, au Canada. Un message singulier à une époque où la jeunesse américaine rompait les amarres avec la génération de ses géniteurs. La pochette de ce premier album avait été illustrée par un tableau de leur ami Bob Dylan, avec lequel ils s'étaient enfermés des mois durant dans le sous-sol de Big Pink, pour reprendre ou créer des dizaines de chansons fondées sur les racines séculaires de la musique américaine, folk, country, gospel, blues, rock'n'roll. Le nom du groupe n'apparaissait même pas sur la pochette, seulement sur la tranche, « juste pour qu'on puisse le ranger dans les

magasins », avait dit Levon. Seul le titre de l'album figurait au verso en grosses lettres noires : *Music From Big Pink*.

À sa sortie, en août 1968, ce disque avait eu un retentissement considérable. Des éminences du rock anglais comme George Harrison et Eric Clapton avaient été tellement remués par ses choix esthétiques, sa profondeur de champ, qu'ils s'apprêtaient à repenser leur propre approche. Les membres d'un nouveau groupe qui ne s'appelait pas encore Led Zeppelin s'amusaient à faire tourner « Chest Fever » lors de leurs premières répétitions, Aretha Franklin s'approprierait les incantations gospel de « The Weight », de même que Diana Ross et ses Supremes, les Staples Singers, Jackie DeShannon. L'impact de *Music From Big Pink* avait été énorme, quasi immédiat, mais le groupe n'avait pas capitalisé sur ce succès : à rebours de toutes les attentes, de toutes les conventions, il n'avait pas tourné à la suite de sa parution. Ni donné d'interviews.

Réfugiés depuis plus de deux ans dans ce coin de campagne, étrangers à l'agitation de cette fin des années soixante, les figures à l'œuvre derrière cette musique majestueuse, atemporelle, continuaient, un an après *Music From Big Pink*, de conserver leur mystère. Qui était qui ? Qui chantait quoi ? Que racontaient leurs paroles sibyllines ? Un article du journal *Rolling Stone*, en août 1968, avait commencé à raconter leur histoire, complexe, furieuse, longue d'une décennie déjà, mais la photo qui l'illustrait représentait les musiciens de dos, assis sur un banc trop étroit face à un étang.

À l'issue de cette session pluvieuse de l'été 1969 avec Elliot Landy, les visages, enfin, allaient apparaître en gros plan. À gauche, celui de Richard Manuel, vingt-six ans, pianiste, occasionnel batteur et principal chanteur, dont le teint blafard laissait difficilement deviner le timbre charbonneux, modelé par son adulation de Ray Charles ou de Bobby Blue Bland. À sa gauche, Levon Helm, vingt-neuf ans, barbe finement taillée, seul Américain parmi cette bande de Canadiens, batteur, mandoliniste et chanteur à la voix gouailleuse et charnelle, comme façonnée par la terre de son Arkansas natal. Une lueur de défiance dans le regard, également.

Rick Danko, vingt-cinq ans, petite moustache, air sombre avec cette pointe de malice propre au bassiste et chanteur, doté d'une voix douce, parfaite pour les harmonies. Garth Hudson, trente et un ans, organiste, saxophoniste, pianiste, barbe broussailleuse, front haut, allure de séminariste et musicien le plus éminent du quintet, le seul à lire et à écrire la musique. Robbie Robertson, vingt-cinq ans, petite moustache, regard témoignant d'une intériorité profonde en même temps que d'un souci de faire bonne impression, guitariste, principal compositeur et parolier de l'ensemble, dont la veste en cuir porte une unique trace de modernité.

Sur la pochette de ce deuxième album apparaîtrait aussi pour la première fois le nom du groupe. The Band. En lettres blanches en haut de la photo sépia. Un nom étonnant, à tout le moins. D'une sobriété absolue. À moins qu'il ne relève d'une prétention sans nom.

Quelques mois après cette photo, The Band ferait la couverture de *Times Magazine*, une première pour un groupe de rock nord-américain. Et prendrait, enfin, le chemin des concerts. L'anonymat, la tranquillité de leur cocon, seraient bientôt des souvenirs révolus. La musique de leur deuxième album allait continuer d'infléchir en profondeur le cours du rock tel qu'il existait alors – et résonnerait avec une force inaltérée au cours des décennies suivantes. Les incidences à l'intérieur de ce groupe où tous paraissaient égaux, frères même, seraient violentes : bien des années après la prise de cette photographie où tous deux figurent légèrement à l'avant des trois autres, Levon Helm et Robbie Robertson livreraient des événements à venir des versions radicalement différentes, parfaitement inconciliables.

Première partie

1940-1966



En cette fin des *fifties*, le Delta Supper Club est l'endroit idoine pour se trémousser au son du rock'n'roll à Helena, une bourgade du delta du Mississippi située à une centaine de kilomètres au sud de Memphis. Le lieu est bas de plafond, sommaire, quelques tables, une piste de danse. L'air conditionné consiste en un seau de glace placé devant un ventilateur mural et la balafre au milieu du bar témoigne du caractère éruptif de certains clients, surtout ceux munis d'une tronçonneuse... Ce soir, c'est le chanteur local Harold Jenkins, *alias* Conway Twitty, qui y sévit, accompagné de The Rock Housers, mené par le guitariste Jimmy Ray Paulman. Twitty jouit d'une petite réputation, lui qui est déjà monté à Memphis pour travailler avec l'écurie Sun et ses étoiles, Elvis Presley, Jerry Lee Lewis ou Carl Perkins. Un séisme n'aurait pas fait davantage trembler la piste de danse du Delta Supper que lorsque lui et ses sbires dégainent « Jenny Jenny » avant d'achever leur premier set de la soirée. C'est le moment que choisit un garçon blond d'une quinzaine d'années, large sourire, coupe en brosse, pour se détacher de l'assistance et glisser quelques mots à l'oreille du rocker à sa sortie de scène. Il aimerait chanter un morceau avec eux, ce soir, voilà. Un rappel d'une promesse, en réalité. L'adolescent s'appelle Levon Helm, et, quelques mois plus tôt, il a effectué sa première partie – deux chansons – aux côtés de sa sœur Linda, pour célébrer la réfection d'une épicerie dont il était employé. Twitty n'a pas oublié. Levon prend le micro à la fin du set suivant et déclame un morceau du bluesman Sonny Boy Williamson. « Je ne peux pas décrire la sensation d'être monté sur

scène cette nuit-là. C'était comme d'être au septième ciel », écrira-t-il bien des années plus tard.

La musique est entrée dans la vie de Levon Helm depuis quelque temps déjà. Et, avec elle, l'idée que, peut-être, il ne se destine pas aux mêmes labeurs que son père, Jasper Diamond Helm. Ce dernier possède une ferme et cultive le coton à Midway, dans l'Arkansas, une communauté rurale située à une trentaine de kilomètres d'Helena, dépourvue d'électricité, avec maisons sur pilotis pour prévenir aux fréquentes inondations. Avec son alternance de bayous, de criques, de digues, de bosquets de pacaniers, le delta du Mississippi possède des terres particulièrement fertiles où sont cultivés coton, riz, soja. Héritage des temps de l'esclavage, c'est une région à large majorité noire, avec quelques familles blanches comme les Helm. Guère intéressé par l'école, où son naturel enjoué l'incite surtout à jouer des tours à ses camarades, Levon travaille dès l'âge de sept ans au moment des récoltes comme porteur d'eau, ravitaillant ses parents, les familles voisines, blanches comme noires, et les saisonniers mexicains qui triment côte à côte sous une température de 38 °C.

Les jours de repos sont emplis de musique. C'est grâce à cette dernière que ses parents se sont rencontrés : son père a séduit la jolie Nell Wilson lors d'une fête où il chantait et jouait de la guitare. Ils se sont mariés le 9 juin 1933. Levon est né sur la ferme que son père louait dans le Delta, près d'Elaine, le 26 mai 1940, deuxième d'une fratrie de quatre, avant que la famille n'emménage à Midway. Levon chante en harmonie avec ses parents, apprend « *Sitting On Top Of The World* » à l'âge de quatre ans, l'une des dizaines de chansons que son paternel sait jouer. Il assiste aux *music shows* qui passent à Marvell, non loin de là, tel celui du chanteur de hillbilly Bill Monroe, son premier, en 1946. Helena est aussi une place forte du blues et les oreilles du jeune garçon se dressent lorsque rugit sur la radio KFFA le blues électrique de Muddy Waters ou Sonny Boy Williamson. Il observe ce dernier en chair et en os lors de concerts à Marvell les samedis après-midi, fasciné par sa taille de géant et le son distordu, menaçant, de sa voix lorsqu'il chante directement dans son micro d'harmonica.

Les *traveling shows* sont une autre distraction du Sud, tel le FS Walcott Rabitts Foot Minstrels et ses neuf musiciens installés à l'arrière d'un camion pour rythmer une soirée où se succèdent comédiens, sketches *blackface*¹, chanteurs. Assis parmi l'assistance, Noirs d'un côté et Blancs de l'autre, Levon passe son temps à observer le batteur, son jeu de cymbales, de grosse caisse. L'homme est gaucher, Levon droitier, mais les roulements de toms laisseront des traces sur le futur batteur, qui jouera avec une technique de gaucher.

La guitare est son premier instrument. Impressionné par un groupe entendu au billard de Marvell, il ressort du magasin Morris Gist, à Helena, avec une Silvertone bon marché, à l'âge de neuf ans. À dix, il gagne un concours à l'école avec un numéro de hambone, tapant le rythme sur ses cuisses, sa poitrine, ses bras, tout en chantant, comme à la maison. À douze, il forme un duo avec sa sœur Linda, à laquelle il confectionne une contrebassine à partir d'un balai, d'une bassine en tôle et d'une corde. Levon & Linda se produit dans les fêtes ou les foires agricoles de l'Arkansas, où l'adolescent participe souvent également au concours du meilleur conducteur de tracteur. Grâce au sens du rythme du garçon, contagieux au point que l'assistance clappe dans les mains au bout de quelques secondes, le duo l'emporte souvent, mais leur mère met un terme à l'aventure le jour où elle observe les regards des garçons sur les jambes dénudées de sa fille arc-boutée sur son instrument.

Le rock'n'roll commence à exploser. Levon voit Elvis Presley fin 1954 incendier le Catholic Club d'Helena, avec Scotty Moore et Bill Black à la contrebasse, puis le réentend, subjugué, début 1955 à Marianna, dans l'Arkansas, avec le batteur DJ Fontana et Black, cette fois à la basse électrique. Désormais propriétaire d'une guitare de bonne tenue, une Martin, Levon met sur pied un groupe avec un guitariste de dix ans son aîné, Thurlow Brown, le plus réputé des environs. Un gars singulier, qui emmène son

1. Sketchs dans lesquels des Blancs se griment en Noirs et les imitent, de façon très caricaturale.

singe au billard pour boire des verres avant d'échanger avec lui des coups de poing, place un python sous sa veste pour l'exhiber aux clients. Pourvus d'une section rythmique, ils écumant les environs sous le nom de Jungle Bush Beaters, reprennent Bo Diddley, Little Richard ou Chuck Berry.

Quelque temps après être monté sur scène avec Conway Twitty au Delta Supper Club, Levon traîne un soir dans un club de Forrest City, dans l'Arkansas. Un groupe doit s'y produire, dans lequel figure George Paulman, le frère de Jimmy Ray, le guitariste de Twitty – mais le batteur manque à l'appel. Levon se porte volontaire. Guère expérimenté sur cet instrument, il se contente de reproduire le beat caractéristique de Bo Diddley et semble s'en tirer puisque tout le monde danse.

Quelques jours passent. Un soir qu'il se trouve à la ferme familiale, un nuage de poussière le long de la route en terre attire son attention. Il laisse bientôt place à une Ford Model A, qui se range dans la cour. Deux hommes en descendent, dont il identifie le premier, Jimmy Ray Paulman. Le second, pantalon serré, chaussures étincelantes et coiffure à la pompadour, lui est inconnu.

« Belle coiffure, fait Levon, sorti à leur rencontre.

– J'appelle ça le look de la grosse bite », rétorque l'autre, qui se présente sous le nom de Ronnie Hawkins.

À vingt-deux ans, Ronnie "The Hawk" Hawkins est déjà un homme d'expérience. Adolescent, il a convoyé du whisky de contrebande du Missouri jusque dans les comtés d'Oklahoma et investi dans des bars et des clubs de Fayetteville, en Oklahoma. Il s'est découvert un talent de chanteur en menant les groupes qui s'y produisent, et maîtrise notamment une danse redoutable apprise d'un cireur de chaussures noir, le *camel walk*. C'est ainsi qu'il a fait la connaissance de Jimmy Ray Paulman, passé par Fayetteville lors d'un concert avec Conway Twitty. Venu à Memphis en 1957 pour devenir une star à l'invitation de Paulman, il découvre en arrivant que le groupe de ce dernier a splitté; les deux hommes repartent de zéro en se rendant à Helena et tentent de mettre sur pied une nouvelle formation, avec notamment George, le frère de Jimmy Ray, à la basse. C'est ce dernier, alors qu'ils constatent

que tous les batteurs du coin sont déjà pris, qui leur a parlé de ce lycéen, Levon Helm, pas très expérimenté mais qui pourrait faire l'affaire.

La négociation avec les parents de Levon dure deux heures. Ronnie déroule son argumentaire, intarissable : il a des connexions pour tourner au Canada, la région est très demandeuse en groupes américains de rock'n'roll car eux-mêmes n'en ont pas ou bien moins bons, et leur fils aurait sa place dans l'aventure, il en est persuadé. Le père Helm n'est pas convaincu. Le Canada ? « Dix mois d'hiver » et « des esquimaux qui chercheront à vous faire la peau à la première occasion ». Hawkins insiste, il y a de l'argent à se faire, lui-même est un gars sérieux, responsable, qui gagne sa vie, et plutôt bien. Les parents Helm finissent par céder. Leur fils pourra jouer avec le groupe dans les environs les week-ends jusqu'à ce qu'il finisse le lycée. Puis il sera libre de partir.

Lorsque les quatre Sudistes – Ronnie Hawkins, Jimmy Ray Paulman, le pianiste Will "Pop" Jones et Levon Helm (George Paulman n'a pas été retenu par Hawk, qui le juge trop « paysan ») – embarquent à bord d'une Chevrolet au début de l'été 1958, ils s'imaginent débarquer au milieu d'igloos et s'attendent à découvrir des habitants en train de se déplacer à bord d'attelages de chiens de traîneau. Leur surprise est manifeste quand ils découvrent les paysages verts et luxuriants du sud de l'Ontario, parsemés de lacs, de fermes et de villes prospères.

Les derniers mois de lycée de Levon ont été mis à profit pour roder un répertoire, constitué de reprises de Little Richard, Bo Diddley, Chuck Berry. Le batteur fraîchement émoulu a emprunté un set rudimentaire sur lequel il s'est aguerri en jouant par-dessus des morceaux de Sonny Boy Williamson, avant d'acquérir une batterie Grestch flambant neuve de couleur rouge. Les premiers concerts ont confirmé le potentiel de la bande, qui opère sous le nom de The Hawks. Levon se débrouille suffisamment pour tenir le rythme et se révèle capable de chanter « Short Fat Fannie » ou « Caldonia » dans le micro que lui tend The Hawk, sans cesser de jouer. Il découvre *in situ* le sens du spectacle de Ronnie Hawkins,

qui arpente la scène tel un fauve libéré de sa cage, exécute salto avant, grand écart, danse autour de Will “Pop” Jones avant de plaquer ses mains à côté des siennes sur le clavier, se lance dans son camel walk pendant le solo de Paulman avant de chuter aux pieds du guitariste. Le personnage est singulier, qui a fréquenté l’université et cite Shakespeare, mais aime aussi s’agenouiller devant les femmes et faire mine de leur manger le haut des cuisses. Helm reçoit 15 dollars à l’issue du premier concert. « Reste avec moi, gamin, lui dit Hawkins, ça c’est juste de l’argent pour les hamburgers. Bientôt on pétera dans la soie! »

Le premier engagement du groupe au Canada se tient à la Golden Rail Tavern d’Hamilton. Face à la férocité des quatre sudistes en costumes en lamé rouge, barmen et serveurs menacent de démissionner tandis que les habitués se pressent vers la sortie. Mais la rumeur se répand bientôt qu’un authentique groupe de rock’n’roll est en ville, et les Hawks ne tardent pas à faire salle comble. Trois semaines suivent au Brass Rail, à London, toujours dans l’Ontario, avant un engagement à Toronto, au Coq d’or, sur Yonge Street. Le quartier est l’équivalent canadien du bouillonnant Times Square, à London, réunit clubs de jazz ou de strip-tease. Le groupe attire un public hétéroclite et turbulent, prostituées et leurs macs, flics ayant fini leur service, cultivateurs de tabac, parieurs, tous à l’affût du cri de guerre du Hawk pour lancer les hostilités: « *It’s racket time!* » Un représentant d’une maison de disques locale, soufflé, leur offre une première expérience en studio, une reprise de « Hey! Bo Diddley » tirée à cinq cents exemplaires.

Au bout de trois mois à écumer le Canada, le gang traverse la frontière pour regagner son Sud natal. Bars, tavernes, dance halls, fêtes universitaires, en Oklahoma, en Arkansas et au Texas. Une autre paire de manches. Publics bien plus houleux, qui lancent sur les musiciens des cigarettes allumées, des pièces de monnaie, dansent éventuellement. Propriétaires mafieux guère pressés à l’idée de payer les musiciens. Hawkins n’en a cure, lui qui possède un flingue dans la boîte à gants et n’hésite pas à siphonner l’essence des voitures garées sur le parking pour parvenir au prochain concert.

Le quatuor n'est pas mécontent de retourner au Canada. Les engagements dans un même endroit y sont plus longs, le nombre de sets moins élevé et tout se termine à minuit. Le Hawk a investi pour ce nouveau voyage dans une Cadillac DeVille blanche de 1957, sur laquelle un faucon (*a hawk*) a été peint. Ils repartent avec le bassiste Jimmy "Lefty" Evans, qui a joué avec Conway Twitty. Pour faire la route, Hawkins confie le volant à Levon, chauffeur attitré de la troupe, ainsi qu'une poignée de ces amphétamines qu'ils gobent aussi parfois avant les concerts: les deux mille kilomètres entre Helena et Toronto sont avalés d'une traite, en vingt-quatre heures.

Le groupe commence à trouver ses marques, tout particulièrement au Coq d'or. The Hawk aménage à l'étage un endroit pour répéter ou convier leurs admiratrices après les concerts¹. « N'appelons pas ça des orgies, dit-il, mais sept ou huit personnes qui s'aiment. » Impressionné par le délire qu'ils suscitent, leur tourneur, Harold Kudlets, dit le Colonel, comme le manager d'Elvis, leur déniche une tournée au New Jersey, où ils arrivent au printemps 1959 pour une série de dates dans les night-clubs. Même succès, même audiences extatiques. Leur réputation parvient jusqu'aux oreilles de l'industrie musicale new-yorkaise.

Hawkins commence par rejeter une offre de Columbia pour accepter celle d'un certain Morris Levis, mafieux notoire qui possède la moitié de Broadway, clubs, restaurants, labels. Morris invite le groupe dans un restaurant classieux et, après un numéro de charme, celui que le magazine *Variety* a surnommé la Pieuvre tant ses bras sont longs le signe en avril 1959 sur son label, Roulette Records. Le groupe entre en studio dans la foulée pour enregistrer « Ruby Baby » et « Forty Days », leur version du « Thirty Days » de Chuck Berry, au studio Bell Sound de New York. Fin avril, huit nouveaux morceaux sont mis en boîte, dont « Odessa », du nom d'une prostituée de couleur bien connu du Hawk et de Levon,

1. Dans sa biographie, Robbie indique que c'était au sous-sol d'un autre club, le Frontenac Arms, avec à l'étage deux chambres aux lits doubles très pratiques, qu'avaient lieu les séances de débauche. Les points de vue de Robbie et Levon sont retranscrits d'après leurs ouvrages respectifs.

à Helena (Hawkins dit connaître chaque prostituée entre Helena et Toronto). « Forty Days » est publié en single en mai et, grâce aux moyens déployés par Morris, atteint la quarante-cinquième place des charts. Leur single suivant, « Mary Lou », version d'un titre rendu populaire par Roy Orbison, fait mieux encore en atteignant la vingt-sixième place au cours de l'été. Le groupe passe dans la prestigieuse émission télévisée *American Bandstand* de Dick Clark et voit sa popularité décoller. Un troisième single paraît ce même mois, « Wild Little Willie », qui précède le premier album, *Ronnie Hawkins*. Mais Jimmy Ray Paulman annonce que ses jours parmi la bande sont comptés : sa femme, dans le Sud, aimerait l'avoir à la maison, parfois, de temps en temps.

Ronnie n'est pas le seul membre de sa famille à s'être lancé à corps perdu dans le rock'n'roll : lors d'un concert dans le New Jersey, les Hawks se produisent avec Dale Hawkins, le cousin de leur leader, une célébrité depuis le succès national de son titre, « Suzie Q ». Peu porté sur la fidélité familiale, Ronnie n'hésite pas à emprunter à son cousin son guitariste, le redoutable Fred Carter Jr, et quelques concerts sont joués avec les deux fines lames côte à côte – Paulman et Carter. À la faveur d'une nouvelle virée au Canada, le groupe se produit à la Dixie Arena, dans le quartier ouest de Toronto. Ce soir-là, un groupe local assure la première partie, The Suedes, formé depuis quelques mois. Ces derniers livrent un set solide, et leur guitariste, brun, les traits indiens et juvéniles, ne perd pas une miette de la performance des Hawks. Tellement fasciné qu'il ne les lâche pas d'une semelle lors des deux semaines de leur résidence au Coq d'or, toujours partant pour porter les instruments, allumer les amplis, préparer un café. Il se dégage du jeune garçon une certaine timidité, un côté un peu gauche, en même temps qu'une détermination certaine. Il se présente à eux sous le nom de Robbie Robertson.



La première émotion musicale de Robbie Robertson remonte à l'âge de huit ans. Elle s'est produite lors d'un séjour sur la réserve des Six Nations, dans l'Ontario, la plus grande du Canada, où cohabitent les tribus des six nations iroquoises et où sa mère, Rosemary Chrysler, d'ascendance mohawk et cayuga, a vu le jour en 1922. L'un des week-ends où le jeune garçon s'y rend avec elle, il entend oncles et cousins chanter et s'accompagner de guitares, de mandolines, de violons, de tambours à mains iroquois. Les contes d'un ancien sur la création du monde, le rythme de la voix, les images invoquées, la puissance de la narration font également sur lui forte impression.

Jaime Royal Robertson est né le 5 juillet 1943, à Toronto. Sa mère a rencontré James Patrick Robertson quelques mois plus tôt, dans le magasin de bijoux où tous deux sont employés, peu de temps avant que celui-ci ne soit mobilisé par l'armée canadienne sur l'île de Terre-Neuve, dans l'attente d'un départ vers les champs de bataille d'Europe. Jeune femme brune séduisante, Rosemary a épousé James à son retour en 1942 – son envol vers le Vieux Continent n'a finalement pas eu lieu. Le couple habite un quartier populaire et cosmopolite du centre de Toronto, puis déménage en périphérie, à Scarborough Bluffs, non loin du lac Ontario. Les cousins et oncles maternels de Jaime passent fréquemment au domicile fredonner des chansons country, de Hank Williams, de Kitty Wells, empruntent parfois la guitare pour enfant que Jaime a reçu lors d'un Noël. La relation entre ses parents a vite fait de se dégrader, leurs disputes alimentées

par une consommation d'alcool que sa mère supporte particulièrement mal.

Robbie prend ses premiers cours de guitare à treize ans, avec un professeur du nom de Billy Blue, qui juge ses doigts trop courts et préfère l'initier à la façon de jouer hawaïenne, avec la caisse posée à plat sur les genoux et un bottleneck pour glisser sur les cordes. Nous sommes en 1956 et Chuck Berry, Elvis Presley et Little Richard déferlent sur les ondes, dont ils balaient Betty Page et autres Perry Cuomo. Après des mois de supplique, l'adolescent déballe au Noël suivant l'objet tant espéré : une guitare Harmony électrique, dont il ne tarde pas à faire bon usage. Après avoir répondu à la petite annonce d'un batteur nommé Johnny Diamond, il intègre The Rhythm Chords, qui reprend des titres comme « Rip It Up » de Little Richard ou « Maybellene » de Chuck Berry, puis découvre vite les vertus de l'instrument lorsqu'une amie de ses parents, mariée, impressionnée par ses interprétations dans le salon familial de « Flip, Flop And Fly » de Big Joe Turner ou « Send Me Some Lovin' » de Little Richard, le dévergonde à l'arrière d'une voiture.

À l'automne 1957, il assiste, extatique, au Rock and Roll Show du DJ Alan Freed au Maple Leaf Garden de Toronto, qui met à l'affiche une constellation de stars, Fats Domino, les Everly Brothers, Chuck Berry ou Buddy Holly. Après s'être fauflé dans les loges à l'issue du concert, il aperçoit ce dernier en train de ranger sa guitare et, le cœur battant, lui demande le secret de sa sonorité si incisive. Le chanteur lui demande s'il pratique lui-même l'instrument, ainsi que son nom, avant de lui expliquer qu'un des haut-parleurs de son ampli a explosé et qu'il trouve le son meilleur ainsi. Puis il souhaite bonne chance au jeune garçon, qui rentre chez lui au milieu de la nuit, la tête dans les étoiles.

Loin de partager son enthousiasme pour le monde du rock'n'roll, son père se montre de plus en plus dur, frappe un jour l'adolescent à la tête après qu'il a laissé une plaque de cuisine allumée. Sa mère, qui subit des traitements similaires, finit par demander le divorce. Un matin qu'elle se trouve assise dans la cuisine, elle intime à son fils de s'asseoir face à elle : « J'ai quelque chose à te dire, fait-elle

en fixant la table. J'aurais dû le faire avant. James n'est pas ton vrai père. »

Elle lui révèle au cours des jours suivants l'identité de ce dernier : Alexander David Klegerman, qu'elle a également rencontré à la bijouterie, lorsque James Robertson était mobilisé. D'origine juive, marlou et beau parleur, l'homme gagnait notamment sa vie au poker, doté d'une mémoire si extraordinaire qu'il raflait argent, voitures, bijoux. Mais Klegerman a été percuté par un camion un jour qu'il changeait une roue sur l'autoroute – des rumeurs ont suggéré qu'il ne s'agissait pas d'un accident – et est mort sur le coup. Dévastée, Dolly reçut peu après une lettre de James Robertson, qui l'informait de son retour et lui proposait de l'épouser. Elle accepta, ignorant alors qu'elle était enceinte de Klegerman.

La découverte des Hawks constitue pour Robbie un choc sans précédent : leur accent, leur décontraction, tout chez eux exhale le parfum de ce Sud mythique que sa découverte du rock'n'roll n'a cessé de lui faire fantasmer. Une après-midi qu'il traîne avec eux à l'Ambassy Hotel, dans les jours qui ont suivi leur rencontre, il entend leur chanteur interpeller ses hommes : « Les gars, on a besoin de nouvelles chansons. On entre en studio le mois prochain. » Le jeune guitariste a déjà composé quelques titres pour les groupes dont il a fait partie à Toronto et son sang ne fait qu'un tour : il se précipite chez lui et trousse deux titres dans la nuit, qu'il présente à Ronnie Hawkins le lendemain, exalté et fébrile. Ce dernier les lui fait rejouer une seconde fois et pointe son doigt vers lui : « Je vais enregistrer ces deux chansons. »¹ Impressionné par ces premiers accomplissements, le Hawk lui propose de l'accompagner à New York afin d'écouter des chansons qu'il pourrait être susceptible de retenir pour ses prochains

1. Les deux chansons de Robbie, « Someone Like You » et « Hey Boba Lou », figurent sur *Mr Dynamo*, le deuxième album du Hawk, qui paraît début 1960 ; les deux sont créditées Robertson et Magil. Lorsqu'il offre le disque à Robbie, Ronnie informe le compositeur en herbe, désabusé, que Magil est un *alias* de Morris Levy...

albums. Il sera son conseiller¹. Robertson n'en croit pas sa chance lorsqu'il pénètre dans le célèbre Brill Building et observe Otis Blackwell, auteur de « Don't Be Cruel », ou Leiber et Stoller, les pères de « Hound Dog », guetter sa réaction aux morceaux qu'ils envisagent pour son patron.

De retour à Toronto, Robbie reçoit quelques semaines plus tard un coup de fil de l'Arkansas: Hawkins l'informe qu'il pourrait bien avoir besoin d'un guitariste ou d'un bassiste dans les semaines à venir et lui propose de le rejoindre dans son quartier général de Fayetteville, dans l'Arkansas, voir s'il pourrait faire l'affaire². C'est le pianiste des Suedes, Scott Cushnie, lequel vient de remplacer Will "Pop" Jones, qui a convaincu The Hawk de lui donner sa chance. Robbie n'a d'autre choix pour financer son billet de train que de revendre sa Fender Stratocaster chérie, mais le sacrifice est à la hauteur des espoirs: ce périple pourrait bien tout changer.

Il débarque dans l'Arkansas au printemps 1960 et est immédiatement mis en boîte par Ronnie et sa bande en raison de son manteau qui descend jusqu'aux genoux, peu courant dans ce coin rural – « il est réversible », explique-t-il, provoquant l'hilarité générale. Hawkins lui fixe une date butoir: lui-même doit s'envoler pour l'Angleterre en compagnie de Levon pour assurer la promotion de son nouvel album, à charge pour Robbie d'apprendre le répertoire et de montrer, à leur retour, qu'il est à la hauteur. L'apprenti Hawk commence par observer les agissements de la bande, prend

1. Levon raconte que le soir même, Hawkins lui aurait dit: « Ce gamin est tellement doué que ça me rend malade, peut-être qu'on devrait le prendre avec nous. » Il avance aussi une raison plus insidieuse pour laquelle Hawkins souhaitait les conseils de Robbie; adolescent, celui-ci saurait d'instinct quelles chansons allaient plaire à ses congénères. Levon écrit aussi que lors du voyage à New York, il avait l'impression que Robbie aurait tué pour faire partie du groupe.

2. Levon affirme qu'il lui fut juste proposé le poste de bassiste et que Robbie mentit en disant savoir jouer de la basse. Lefty, le bassiste, était en effet également sur le départ. Le batteur dit aussi que Robbie n'attendit pas le coup de fil mais prit l'initiative d'appeler, et qu'Hawkins consentit alors à lui dire de venir.